

GEORGES BIZET

L'auteur de "Carmen" et de "L'Arlésienne"

Pho

Magnifique exemple d'une ascension continue de l'artiste vers la Beauté. A mesure qu'il s'élève, il lui faut vaincre l'inertie toujours croissante de l'incompréhension et de la routine. Mais finalement, ses chefs-d'œuvre triomphent de tous les obstacles. Aujourd'hui, à juste titre, ils sont universellement admirés (sauf par quelques « abstrauteurs de quintessence » — mais tant pis pour eux !)

Vous trouverez sans doute que je me répète puisqu'à chacun de mes articles je signale les résistances rencontrées par le génie. Mais c'est toujours la même chose parce qu'il existe à la régularité de ce phénomène des causes immuables, fatales. Ces artistes de génie ayant une personnalité bien à eux, leurs œuvres ont du caractère, elles tranchent sur l'habituel ; donc, elles déconcertent dès l'abord. Mais, étant plus fortes, plus frappantes, plus chargées de vie, elles seules ont une action durable et pénètrent le cœur profond des hommes. Ainsi le langage des puissantes individualités est celui qui va le plus loin, qui touche le plus sûrement, qui réunit la plus vaste audience.

Tel fut Bizet vers la fin de sa vie (trop courte, hélas !) lorsqu'il venait enfin d'avoir trouvé son véritable langage, personnel, original, créateur : dans l'Arlésienne et dans Carmen. L'Arlésienne, en 1873, un foudre ; Carmen, en 1874, à peine un demi-succès. Aujourd'hui, l'une et l'autre, partout sont acclamées.

LA FORMATION DE BIZET

La formation de Bizet fut progressive. Certains artistes, dès leurs débuts, sont eux-mêmes : Ravel, par exemple, et Berlioz, et Gounod. D'autres n'acquiescent leur vraie technique, ne dégagent leur vraie expression que peu à peu, tel César Franck. Bizet de même.

Dès son enfance, il montrait des dons exceptionnels ; il les cultiva et suivait son métier comme pas un. Mais ses premiers opéras ne font qu'annoncer, par intermittences, le grand musicien qu'il sera. Si, dans les Pêcheurs de perles, l'on rencontre des pages délicieuses (la Chanson et le Nocturne de Nadir, ainsi que le célèbre Duo), d'autres sont assez quelconques. Et pour la Jolie Fille de Perth, à côté de passages fort touchants,



Georges BIZET 1838-1875

il en est de moins caractéristiques. Mais Djamilah, ce charmant petit opéra-comique en un acte écrit peu après 1870, nous révèle bien des choses neuves, ne fût-ce que par les premières mesures de l'ouverture et la façon si personnelle dont le musicien conçoit l'Orient. A côté de ces trouvailles, quelques airs un peu faciles, comme s'il achevait de « jeter sa gourme » avant ses deux chefs-d'œuvre (qui suivent Djamilah de très près).

L'« ARLESIENNE » ET « CARMEN »

Et maintenant, voici l'Arlésienne, musique de scène sur la pièce si émouvante d'Alphonse Daudet. L'une et l'autre furent incomprises ! Alors, Bizet transcrivit sa partition en deux Suites d'orchestre ; elles ont fait le tour du monde. Extraordinaire poème de la Provençale et de l'amour fatal, d'une couleur et d'un dramatique intenses. Quelle lumière aussi dans le Carillon, quelle tendresse dans l'admirable Adagietto !

L'insuccès de l'Arlésienne n'avait point découragé Bizet. Il consacra dès lors toutes ses forces, toute son inspiration, tout son génie à la Carmen de Mérimée (édulcorée, il est vrai, par Meilhac et Halévy, mais que, même ainsi, l'on jugea inconvenant au suprême degré). Carmen, le plus grand succès de l'Opéra-Comique — et le plus mérité — Carmen, en 1874, reçut de la presse et des prétendus connaisseurs un accueil très réservé. On alla jusqu'à juger terne et froid l'éclatant premier acte ! Et l'on traita cette musique de « wagnérienne » parce qu'on ne la comprenait pas : exactement comme trente ans plus tard on qualifiait « debussyste » tout ce qui paraissait trop « moderne ». En réalité, et bien au contraire, c'est Nietzsche qui avait raison, opposant l'art de Bizet, concis et net — méditerranéen, disait-il — à la

premier jour. On ne lui voit pas une ride, sauf peut-être l'air (d'ailleurs joli) de Micaëla, au troisième acte de Carmen. Mais cet air avait été composé par Bizet, deux ou trois ans plus tôt, pour une autre œuvre qu'il n'acheva point. Elle a tout : un style impeccable, un élan ininterrompu, une orchestration merveilleuse, la vie des rythmes, des accords et des mélodies, des innovations de langage qui nous surprennent encore et nous ravissent — un sens dramatique extrêmement juste, des effets tragiques si humains, exempts de l'emphase ou de la violence grossière que nous regrettions chez tels veristes italiens — et surtout celle extraordinaire netteté de frappe des grandes œuvres vraiment classiques.

Carmen est infiniment populaire, et Max d'Ollone a pu écrire, presque sans exagérer : « œuvre faite de chansons » (mais quelles chansons !) On en dirait autant de l'Arlésienne.

Ces deux chefs-d'œuvre sont, et longtemps encore seront une des meilleures nourritures pour ceux, cultivés ou non, qui aiment la musique. Parmi beaucoup d'autres pièces qui ont la faveur du public, quelques-unes le méritent (ou, à peu près), un assez grand nombre ne la méritent guère, et pourtant (en général pour des raisons à côté de la musique) elles ont acquis de la popularité. Rien de tel chez Bizet. Tout, chez lui, est de bon aloi. Et l'on est profondément heureux de son succès persistant. Il est populaire, et c'est un de nos plus grands musiciens.

Charles Kœchlin.

Il y a un an mourait Marguerite AUDOUX

Il y a un an déjà que Marguerite Audoux nous a quittés, le 1^{er} février 1937. Devant la mer lumineuse qu'elle a toujours si ardemment aimée, dans le petit cimetière ensoleillé de Saint-Raphaël, à l'ombre d'un grand cèdre, elle dort à présent son dernier sommeil. Nous n'avons plus sa bonté, nous ne reverrons plus son doux sourire... Quelle misère pour ceux qui l'ont connue, pour tous ceux qui l'ont si tendrement aimée !

Elle n'était qu'une simple femme et ne s'en cachait point. C'était sa force devant les arrivistes qu'elle ignorait, ne croyant pas si bien les tenir à distance du haut de sa petite chambre, au sixième étage de la rue Léopold-Robert.

Cette femme si affectueuse que je trouvais presque toujours seule en compagnie de ses fleurs et de ses oiseaux, était parfois torturée d'inquiétude pour ses petits-neveux. Mais nous parlions aussitôt d'Alain-Fournier, de Lucien Jean, de Philippe, et Marguerite Audoux oubliait un moment ses peines. Elle avait en outre l'amitié précieuse de Léon-Paul Fargue et de Francis Jourdain, de Michel Yell et de Charles Chan-

Le Recta illustrateursiciens. Ils : une femme veulent pas perfection n'entendons rites, ignore qualité et : graphes étr. longtemps : tion parisie

Il suffi d'avoir visité en un mot, che, de la ment photo morbide de visuels qu' d'images. p nom et la Le Rectang ters : Roub puleux che spécialistes domaine inc ricien célèb mie et un : techniciens gination : Louis Cailla han : une Et Emman France, de en Allemag aux Etats-U

Ces trois ont réuni l (Le chasse chère au c depuis bien conservatoi photographi s'intituler membres d tous affran dire ? — c des support sont astrein goût, au l'état vierge moyens, m nelle, que métier com tion premiè

Ce qui se dit...

Ce qui s'écrit...

ACCORD DES PARTICIPES PASSÉS

Complétons ici les règles essentielles que nous avons données dans notre

personnel, original, créateur : dans l'Arlésienne et dans Carmen. L'Arlésienne, en 1873, un jour : Carmen, en 1874, à peine un demi-succès. Aujourd'hui, l'une et l'autre, partout sont acclamées.

LA FORMATION DE BIZET

La formation de Bizet fut progressive. Certains artistes, dès leurs débuts, sont eux-mêmes : Ravel, par exemple, et Berlioz, et Gounod. D'autres n'acquiescent leur vraie technique, ne dégagent leur vraie expression que peu à peu, tel César Franck. Bizet de même.

Dès son enfance, il montrait des dons exceptionnels ; il les cultiva et savait son métier comme pas un. Mais ses premiers opéras ne font qu'annoncer, par intermittences, le grand musicien qu'il sera. Si, dans les Pêcheurs de perles, l'on rencontre des pages délicieuses (la Chanson et le Nocturne de Nadir, ainsi que le célèbre Duo), d'autres sont assez quelconques. Et pour la Jolie Fillé de Perth, à côté de passages fort touchants,

elles ont acquis de la popularité. Rien de tel chez Bizet. Tout, chez lui, est de bon aloi. Et l'on est profondément heureux de son succès persistant. Il est populaire, et c'est un de nos plus grands musiciens.

L'« ARLESIEENNE » ET « CARMEN »

Et maintenant, voici l'Arlésienne, musique de scène sur la pièce si émouvante d'Alphonse Daudet. L'une et l'autre furent incomprises ! Alors, Bizet transcrivit sa partition en deux Suites d'orchestre ; elles ont fait le tour du monde. Extraordinaire poème de la Provence et de l'amour fatal, d'une couleur et d'un dramatique intenses. Quelle lumière aussi dans le Carillon, quelle tendresse dans l'admirable Adagietto !

L'insuccès de l'Arlésienne n'avait point découragé Bizet. Il consacra dès lors toutes ses forces, toute son inspiration, tout son génie à la Carmen de Mérimée (édulcorée, il est vrai, par Meilhac et Halévy, mais que, même ainsi, l'on jugea inconvenant au suprême degré). Carmen, le plus grand succès de l'Opéra-Comique — et le plus mérité — Carmen, en 1874, reçut de la presse et des prétendus connaisseurs un accueil très réservé. On alla jusqu'à juger terne et froid l'éclatant premier acte ! Et l'on traita cette musique de « wagnérienne » parce qu'on ne la comprenait pas : exactement comme trente ans plus tard on qualifiait « debussyste » tout ce qui paraissait trop « moderne ». En réalité, et bien au contraire, c'est Nietzsche qui avait raison, opposant l'art de Bizet, concis et net — méditerranéen, disait-il, — à la pensée parfois un peu vague, et délayée, de Wagner. Mais Carmen, malgré quelques admirateurs enthousiastes (dont Saint-Saëns, qui écrivit à son confrère : « Carmen est un chef-d'œuvre, et je ne te l'envoie pas dire »), Carmen fut un insuccès. On ne la reprit à Paris que plusieurs années après la mort de Bizet.

MOURIR JEUNE ET MECONNU

Bizet en conçut le plus profond chagrin. Et l'année suivante, en quelques heures, subitement, mourut cet homme vigoureux, encore jeune, le plus grand espoir de la musique française. On a souvent écrit que son chagrin avait hâté, causé sa mort. Les sceptiques ripostent : « Légende romantique, touchante à coup sûr, mais fantaisiste. Bizet fut emporté d'un abcès à la gorge. » Soit, mais rien n'assure que cet abcès n'a pas été la conséquence d'un mauvais état de santé dû tout d'abord à des raisons morales.

Quel eût été l'avenir de Bizet s'il avait vécu ? Question insoluble, mais que toujours on se pose. Sans doute fut-il resté très grand artiste. Peut-être, toutefois, une réussite éclatante, après Carmen, l'eût-elle mené dans la voie de fameuses concessions ? Certes, l'on déplore qu'il soit mort si jeune. Mais avec l'Arlésienne et Carmen, il laisse une œuvre sans tache.

Cette musique est jeune comme au

elles ont acquis de la popularité. Rien de tel chez Bizet. Tout, chez lui, est de bon aloi. Et l'on est profondément heureux de son succès persistant. Il est populaire, et c'est un de nos plus grands musiciens.

Charles KOECHLIN.

Il y a un an mourait Marguerite AUDOUX

Il y a un an déjà que Marguerite Audoux nous a quittés, le 1^{er} février 1937. Devant la mer lumineuse qu'elle a toujours si ardemment aimée, dans le petit cimetière ensoleillé de Saint-Raphaël, à l'ombre d'un grand cèdre, elle dort à présent son dernier sommeil. Nous n'avons plus sa bonté, nous ne reverrons plus son doux sourire... Quelle misère pour ceux qui l'ont connue, pour tous ceux qui l'ont si tendrement aimée !

Elle n'était qu'une simple femme et ne s'en cachait point. C'était sa force devant les arrivistes qu'elle ignorait, ne croyant pas si bien les tenir à distance du haut de sa petite chambre, au sixième étage de la rue Léopold-Robert.

Cette femme si affectueuse que je trouvais presque toujours seule en compagnie de ses fleurs et de ses oiseaux, était parfois tourmentée d'inquiétude pour ses petits-neveux. Mais nous parlions aussitôt d'Alain-Fournier, de Lucien Jean, de Philippe, et Marguerite Audoux oubliait un moment ses peines. Elle avait en outre l'amitié précieuse de Léon-Paul Fargue et de Francis Jourdain, de Michel Yell et de Charles Chanvin. Et Marguerite Audoux, en dépit du mal et de la souffrance, restait étonnamment jeune.

La vie intérieure des personnages de ses livres se reflétait sur son visage. Ses yeux fatigués derrière les lunettes rondes étaient pleins de lumière et j'avais toujours l'impression que c'était Marie-Claire qui me regardait avec son âme. Cette ancienne couturière, qui avait eu jadis, après avoir terminé sa journée, le courage d'écrire sa peine pendant des nuits entières, purifiait l'homme le plus misérable.

Dans le rayonnement de cette vie intérieure, elle conçut son dernier livre. Elle aimait vivre pour cette douce lumière qu'elle ne voyait plus guère que dans le souvenir de son enfance. Ce livre l'aiderait à vivre et son cœur s'arrêta de battre peu de jours après qu'elle l'eut terminé.

Dans l'harmonieuse solitude de sa vie, cet enchantement de l'âme que nous avions aimé dans Marie-Claire, nous le retrouvons avec Douce lumière, avec la même perfection de style, n'en déplaise à MM. Thérive et Billy, romanciers illisibles. Mais il est l'heure pour nous de célébrer le premier anniversaire de notre chère morte, dans le recueillement.

Albert FOURNIER.

Le nouveau livre d'André Malraux, combattant de l'aviation républicaine, paraît au moment où, après la victoire de Teruel, les yeux, amis et ennemis, sont plus intensément que jamais fixés sur le front d'Espagne.

Et c'est d'abord sur la guerre un témoignage saisissant. Il nous précipite à travers les événements qui ont suivi la rébellion de juillet 1936, au cœur des problèmes d'un pays sur lequel, avouons-le, les Français étaient bien légèrement renseignés, au delà

aux Etats-Unis. Ces treize ont réuni 150 (Le chasseur chère au cœur depuis bientôt photographie. s'intituler « membres du tous affranchi dire ? — de des supports sont astreints goût, au ri l'état vierge moyens, mais neille, que le métier comm tion première

Jean Luc E. S. I., 24. essai sur D sophe, dans Culture que Nous donno décrit la ré derot dut l. son Encyclo

Un arrêt des imprime me. Un édi peine de mc primeurs d autre, en 1 tion relatif. En 1769, le tretient un armée de 1 est renforcé de la libr Montpelier. pose aux ir tion d'une nouvelle ap. En 1781, o vente sans ; vains décé

Un arrêt de province de livres p Paris le co reux marc qui doit pe ment l'anne des ouvrage 1787 : nouve gations poi maisons roy

Certes. D 1749, et reli bre de la n à Vincenne gouverneur certes, M. d ne de le p demain « o ses cartons de Vandeu.

Ce qui se dit...

Ce qui s'écrit...

ACCORD DES PARTICIPES PASSÉS

Complétons ici les règles essentielles que nous avons données dans notre précédente rubrique sur l'accord des participes. Lorsque la verbe être est accompagné d'un pronom réfléchi ou réciproque, le participe s'accorde selon les règles employées avec avoir : ils se sont (mutuellement) « aimés » ; ils se sont « plu » à cet amour. Par contre si le verbe être est employé pronominalement sans que le pronom soit réfléchi, le participe passé s'accorde normalement avec le sujet du verbe : La récolte s'est bien « vendue ». Le participe passe des verbes impersonnels reste toujours invariable. Les épithètes qui y a « eu » étaient terribles. De même reste invariable le participe passé, précédé de « en ». Ex. : Des livres, j'en ai tant « prêtés ». Mais cependant il s'accorde si le pronom « en » est précédé d'un adverbe de quantité. Ex. : Plus j'ai eu de livres, plus j'en ai « prêtés ».

On voit donc que les règles d'accord des participes présents et passés sont extrêmement compliquées, et inutilement compliquées. Avant le XVII^e siècle les participes passés et présents étaient les uns et autres toujours variables. Puis vers 1780 on a décrété que le participe présent serait toujours invariable et l'on a modifié les règles du participe passé. L'usage n'a pas suivi toutes les règles édictées par des grammairiens de cour. Et au XVIII^e siècle on en est arrivé à l'épouvantable compromis actuel. Ces règles devraient être simplifiées et rendues semblables aux règles extrêmement faciles qui existent dans certaines grammaires sœurs, comme la grammaire espagnole, par exemple.

LE SENS DES MOTS

NORMALISER : Terme du vocabulaire technique qui veut dire rendre certains produits industriels conformes à une norme, c'est-à-dire leur donner une qualité ou des dimensions toujours techniques. Ex. : C'est Georges Méliès qui a « normalisé » le format des films de cinéma. Ce mot a été récemment détourné de son sens technique et on a voulu lui faire signifier « rendre à la normale ». Ex. : La grève terminée, cette usine a été « normalisée ».

NEUTRALISER : Terme technique employé en chimie, artillerie, etc., et qui veut dire affaiblir, combattre, annuler une action contraire. Ex. : Neut-

